

du salon, cherchant le groupe charmant formé par les deux femmes, et se détournait très vite, comme un écolier en mauvaise, quand il se croyait observé.

André et Hubert étaient du même âge. De leurs deux années de régiment datait leur amitié, profonde et réelle, en dépit de la différence de leurs positions. C'est qu'ils se sentaient égaux sous le double rapport des sentiments élevés et des croyances religieuses sincères. Pour se rapprocher d'André, Hubert, après leur changement de domicile, continuait à fréquenter le patronage de son ancienne paroisse dont Max Vimal assumait pour une bonne part les charges de la direction. Très souvent, les soirs, après la sortie des employés, Hubert quittait la banque avant son père, et au lieu de rentrer directement aux Glaïeuls — c'était le nom de la villa Luzarches — s'en allait flâner sur les quais de la Saône, afin d'y rencontrer Rioncey, à l'heure où celui-ci quittait la manufacture de soieries, dans laquelle il était employé comme dessinateur. André devait cette place à l'amitié du frère de Paule. Très lié avec un des fils du manufacturier, Hubert lui avait présenté quelques-unes des esquisses qu'André, doué d'un véritable sens artistique, s'amusait à crayonner à ses moments de loisir. Frappé des remarquables dispositions du jeune homme, Jean Meurel avait fait sans peine partager son enthousiasme à son père. Le résultat, ce fut l'entrée immédiate d'André dans les bureaux de la fabrique. Il dessinait les nouveaux modèles de soieries brochées, et servait en même temps de secrétaire à Monsieur Meurel, car il avait reçu une très bonne instruction élémentaire, perfectionnée par des cours d'adultes assidûment suivis, et que sa vive intelligence mettait merveilleusement à profit. Il quitta sans regret, pour cette situation conforme à

ses goûts, son atelier de reliure de la rue Duquesne, et se trouva désormais parfaitement heureux.

III

QUAND les trois hommes eurent épuisé le sujet de leur entretien : le choix d'un décor qu'André devait broser pour la prochaine séance récréative, et sur lequel les avis étaient partagés, ils se rapprochèrent de Madame Luzarches et de sa fille, et la conversation devint générale.

André montrait à Paule plusieurs échantillons de soieries nouvelles, qui devaient sortir au cours de la saison des métiers de Monsieur Meurel; puis Hubert développait le plan d'une conférence, qu'il se proposait de faire la semaine suivante, au cercle d'études, et son ami, trouvant certains arguments peu orthodoxes, lui promettait en riant de le contredire. Roberte paraissait ranimée au contact de cette forte et vaillante jeunesse; Max, remarquant le léger embarras de sa nièce; le trouble à peine dissimulé d'André, regardait alternativement sa nièce et le jeune homme... et un vague projet naissait dans son esprit. Il souriait, mais le sourire faisait bientôt place à un soupir de regret, montrant qu'il se rendait compte de l'impossibilité de réaliser un rêve à peine entrevu.

Tous tressaillirent, désagréablement arrachés à leur causerie intime, au bruit de la porte ouverte violemment, après un léger coup frappé. C'était René Luzarches qui s'annonçait ainsi.

Sans daigner honorer d'un regard André, qui se retirait discrètement, reconduit par Hubert, il vint à sa mère et lui jeta câlinement ses bras autour du cou :

— Ton méchant fils ne t'a pas vue depuis avant-hier, maman! gronde bien